

Genre, classe et race dans les mondes arabes pendant et après 2011

Gender, class, and race in the Arab Worlds during and after 2011

Responsables

- **Shreya Parikh** (CERI, Sciences-Po Paris)
- **Arbia Selmi** (CMH-CMB, Forum Transregionale Studien)

Discutante

- **Arbia Selmi**

Intervenants

- **Shreya Parikh**
- **Maho Sebiane** (École des hautes études en sciences sociales, Centre de recherche sur les arts et le langage, UMR 8566 EHESS, CNRS)
- **Meryem Sellami** (Faculté de médecine de Tunis, Laboratoire LinCs, Université de Strasbourg)
- **Jihan Zakarriya** (Copenhagen University)

Résumé de l'atelier

Les révolutions arabes, ou « Printemps arabes » (2010-2011), ont été marquées par une combinaison complexe de revendications politiques, sociales et économiques (Allal et Geisser, 2018). Bien que les questions de liberté politique et de démocratie aient dominé les débats publics, les dynamiques de genre, de classe et de race ont aussi joué un rôle significatif dans ces révolutions, à des degrés variés selon les contextes nationaux (Krefa, Barrière et Le Renard, 2023). Cependant, les espoirs de transformation dans ces domaines n'ont pas toujours été réalisés après les révolutions, laissant parfois place à de nouvelles formes de marginalisation ou de répression.

L'objectif de ce panel est d'examiner comment le genre, la classe et la race interagissent pour produire des inégalités socio-politiques, des différences dans les revendications, les types et les expériences de protestation, et les réponses de l'État à ces contestations pendant et après les Printemps arabes.

Les questions qui motivent ce panel

Dans des pays comme la Tunisie, l'Égypte, la Libye et le Yémen, les femmes ont été actrices des mouvements populaires (Belkacem, 2016). Elles étaient présentes dans les rues, organisant des manifestations et partageant leurs revendications pour la justice sociale, l'égalité et la fin des régimes autoritaires. Cette participation des femmes aux manifestations a souvent été accompagnée d'une répression violente, incluant des violences sexuelles. Par exemple, en Égypte, des cas de violences sexuelles à l'encontre de manifestantes ont été signalés, y compris des « tests de virginité » imposés par les autorités (Allam, 2018). Comment le genre, la race, et la classe se sont-ils croisés dans les expériences de cette violence ?

Dans certains cas, les femmes ont constaté que leurs aspirations à l'égalité et à la justice sociale n'étaient pas pleinement réalisées après les révolutions. Par exemple, en Tunisie, bien que le pays ait adopté une constitution progressiste en 2014 qui protège les droits des femmes (Selmi, 2022), certaines réticences conservatrices persistent. En Égypte, après le renversement d'Hosni Moubarak, les femmes ont été marginalisées des processus politiques, malgré leur participation active à la révolution (Allam, 2018). Comment les femmes ont-elles revendiqué ou négocié leur espace politique, à l'intérieur et à l'extérieur du cadre de l'État, après 2011 ? Les différences de classe et de race ont-elles eu un impact sur ces trajectoires ?

Les révolutions ont aussi donné naissance à des mouvements féministes plus organisés et vocaux. En Tunisie, des activistes féministes ont été impliquées dans les discussions constitutionnelles, réclamant des droits égaux pour les femmes. Mais toutes les femmes ne se sont pas senties représentées dans ces mouvements. Par exemple, dans le cas de la Tunisie, les femmes noires se sont souvent senties marginalisées dans les conversations féministes post-2011, ce qui a conduit à la création de la Voix des femmes tunisiennes noires (Mrad

Dali, 2015 ; Ksiksi, 2020). Comment les différences d'ethnicité, de race et de classe (parfois appelées « régionalisme ») ont-elles influencé les conversations sur l'égalité et la liberté des genres et des sexualités? En quoi ces conversations diffèrent-elles des conversations et des débats antérieurs à 2011?

Les révolutions arabes ont également révélé des tensions ethniques et raciales sous-jacentes, bien que ces questions aient été moins visibles dans le discours dominant. Les revendications de justice sociale incluent des appels à une meilleure reconnaissance des droits des groupes marginalisés, notamment dans les contextes où l'ethnicité joue un rôle important; par exemple, être un migrant subsaharien au Maroc ou un migrant sud-asiatique aux Émirats arabes unis. Les dynamiques de race et d'ethnicité dans le monde arabe sont souvent éclipsées par les questions religieuses et nationales, mais elles demeurent importantes. Comment ces facteurs ont-ils influencé l'expérience des inégalités et les revendications politiques des différents groupes?

The aim of this panel is to examine how gender, class, and race interact to produce socio-political inequalities, differences in demands, types and experiences of protest, and state responses to these contestations during and after the Arab Springs. The Arab revolutions, or "Arab Springs" (2010–2011), were marked by a complex combination of political, social, and economic demands (Allal and Geisser, 2018). Although issues of political freedom and democracy dominated public debates, dynamics of gender, class, and race also played a significant role in these revolutions, to varying degrees depending on national contexts (Krefa, Barrière and Le Renard, 2023). However, hopes for transformation in these areas were not always realised after the revolutions, sometimes giving way to new forms of marginalisation or repression.

The questions driving this panel

In countries like Tunisia, Egypt, Libya, and Yemen, women have been active participants in popular movements (Belkacem, 2016). They were present in the streets, organizing demonstrations and sharing their demands for social justice, equality, and the end of authoritarian regimes. This participation of women in demonstrations was often accompanied by violent repression, including sexual violence. For example, in Egypt, cases of sexual violence against female protesters were reported, including "virginity tests" imposed by authorities (Allam, 2018). How have gender, race, and class intersected in the experiences of this violence?

In some cases, women found that their aspirations for equality and social justice were not fully realized after the revolutions. For example, in Tunisia, although the country adopted a progressive constitution in 2014 that protects women's rights (Selmi, 2022), conservative resistance persists. In Egypt, after the overthrow of Hosni Mubarak, women were marginalized from political processes despite their active participation in the revolution (Allam, 2018). How have women claimed or negotiated their political space, both within and outside the framework of the state, after 2011? Have differences in class and race impacted these trajectories?

The revolutions also gave rise to more organized and vocal feminist movements. In Tunisia, feminist activists were involved in constitutional discussions, advocating for equal rights for women. However, not all women felt represented in these movements. For example, in Tunisia, Black women often felt marginalized in post-2011 feminist conversations, leading to the creation of the Voice of Black Tunisian Women (Mrad Dali, 2015; Ksiksi, 2020). How have differences in ethnicity, race, and class (sometimes referred to as "regionalism") influenced discussions about gender equality and the freedom of gender and sexual identities? How do these discussions differ from those before 2011?

The Arab revolutions also exposed underlying ethnic and racial tensions, although these issues were less visible in dominant discourse. Demands for social justice include calls for better recognition of the rights of marginalized groups, particularly in contexts where ethnicity plays a significant role; for example, being a sub-Saharan migrant in Morocco or a South Asian migrant in the United Arab Emirates. Race and ethnicity dynamics in the Arab world are often overshadowed by religious and national questions, but they remain important. How have these factors influenced experiences of inequality and the political demands of different groups?

Programme

Shreya Parikh (CERI, Sciences-Po Paris)

Arabness as whiteness? Dis/entangling race, class, and gender in the making of Tunisianité

L'arabité comme blanchité ? Dé/mêler la race, la classe et le genre dans la construction de la tunisianité

Maho Sebiane (École des hautes études en sciences sociales, Centre de recherche sur les arts et le langage, UMR 8566 EHESS, CNRS)

Être noir en Arabie orientale: Aperçu sur la condition des descendants d'esclaves africains au sultanat d'Oman

Being black in Eastern Arabia: An overview of the condition of the descendants of African slaves in the Sultanate of Oman

Meryem Sellami (Faculté de médecine de Tunis, Laboratoire LinCs, Université de Strasbourg)

Au-delà des stéréotypes de classe et de race, polysémie et anthropologiques du voile chez les jeunes femmes tunisiennes

Beyond class and racial stereotypes, the polysemy and anthropology of the veil among young Tunisian women

Jihan Zakarriya (Copenhagen University)

Demography of change: Feminisms and counter-feminisms in Saudi Arabia

Démographie du changement: Féminismes et contre-féminismes en Arabie saoudite

Shreya Parikh

Arabness as whiteness? Dis/entangling race, class, and gender in the making of Tunisianité

On February 21, 2023, President Kais Saïed made a statement calling for Tunisia to rid itself of the “hordes of undocumented migrants from sub-Saharan Africa” to save the “Arabo-Muslim” demographic structure of Tunisia—a statement that launched state and civilian anti-Black violence across the country. What became apparent is that, in both social and political imagination in Tunisia, to be Tunisian is to be Arab and Muslim, all of which are antonymous to being African. According to vernacular discourses that emerged during my fieldwork, to be African is to be Black; by extension, to be Tunisian is to not be Black. Does this imply that dominant *Tunisianité* (and Arabness) should be conceptualized as whiteness? Using interviews and observations collected in Tunisia between 2020 and 2023, I argue that, while the collapsing of Arabness with Whiteness (as often espoused by Black Tunisian activists) may be useful to name anti-Black racism, this collapsing hides the class and gender dynamics that produce the dominance of Arabness over populations categorized as Black.

Le 21 février 2023, le président Kais Saïed a fait une déclaration appelant la Tunisie à se débarrasser des «hordes de migrants sans papiers d'Afrique subsaharienne» pour sauver la structure démographique «arabo-musulmane» de la Tunisie – une déclaration qui a déclenché des violences anti-Noirs soutenues par l'État et la population civile dans tout le pays. Il est donc apparu que, dans l'imaginaire social et politique tunisien, être Tunisien, c'est être Arabe et musulman, ce qui est antinomique d'être Africain. Selon les discours vernaculaires qui ont émergé au cours de mon travail sur le terrain, être Africain, c'est être Noir; par extension, être Tunisien, c'est ne pas être Noir. Cela implique-t-il que la tunisianité dominante (et l'arabité) devrait être conceptualisée comme la blanchité? À partir d'entretiens et d'observations recueillis en Tunisie entre 2020 et 2023, je montre que, si l'assimilation de l'arabité à la blanchité (souvent défendue par les militants tunisiens noirs) peut être utile pour nommer le racisme anti-Noirs, cette assimilation dissimule les dynamiques de classe et de genre qui produisent la domination de l'arabité sur les populations catégorisées comme noires.

Maho Sebiane

Être noir en Arabie orientale: Aperçu sur la condition des descendants d'esclaves africains au sultanat d'Oman

Si les questions de liberté politique et de démocratie, dans certains pays du Maghreb et du Mashreq, ont marqué les débats publics lors des «Printemps arabes» (2010-2011), dans les pays du Golfe, et tout particulièrement au sultanat d'Oman, ce sont les problématiques sociales et économiques qui ont largement dominé cet événement.

Durant cette période, les groupes de populations noires concentrées dans la Batinah – une région du nord du pays – ont activement participé à ce mouvement de protestation populaire et aux troubles de la ville de Sohar (février-mars 2011). Ces groupes, essentiellement composés de descendants d'esclaves d'origine africaine, subissaient une inégalité économique manifeste et souffraient du sous-emploi par rapport à d'autres catégories de citoyens. Pourtant, leurs revendications se diluaient dans la demande populaire, qui exigeait des emplois, de meilleurs salaires, la suppression d'impôts et de taxes. Il n'a jamais été question d'ailleurs de remettre en cause le régime politique omanais incarné dans la personne du sultan Qaboos Bin Said (1940-2020). C'est notamment grâce à ce dernier que l'esclavage a été officiellement aboli en 1970, reléguant ainsi cette institution et son héritage comme un non-sujet depuis.

Afin d'éclaircir la posture prise par les acteurs de ces groupes de descendants d'esclaves lors des événements de Sohar, ma communication propose une présentation générale (à partir de mon ethnographie) de la condition sociale et politique des groupes de populations d'origine est-africaine en Oman. Il s'agirait de donner un aperçu de la hiérarchie raciale sous-jacente qui traverse la société omanaise et de son «adaptation» dans le cadre économique contemporain local avant et après les «Printemps arabes». Nous aborderons notamment les stratégies d'accommodation mises en œuvre par les membres (hommes et femmes) de ces groupes marginalisés, qui à bien des égards nous offrent une grille de compréhension de l'absence de revendication explicite.

While issues of political freedom and democracy dominated public debates during the “Arab Spring” (2010–2011) in some Maghreb and Mashreq countries, in the Gulf countries—and particularly in the Sultanate of Oman—it were social and economic concerns that largely shaped this event. During this period, Black populations concentrated in the Batinah region—a Northern area of the country—actively participated in this popular protest movement and the unrest in the city of Sohar (February–March 2011). These groups, primarily composed of descendants of slaves of African origin, faced clear economic inequality and suffered from underemployment compared to other categories of citizens. However, their demands became diluted within the broader popular calls for jobs, better wages, and the elimination of taxes and levies. It was never a question of challenging the Omani political regime embodied in the figure of Sultan Qaboos Bin Said (1940–2020). It was, in fact, thanks to him that slavery was officially abolished in 1970, effectively relegating this institution and its legacy to a non-issue ever since. To shed light on the stance taken by members of these groups of slave descendants during the events in Sohar, my presentation offers a general overview (based on my ethnographic research) of the social and political conditions of East African-descended populations in Oman. The aim is to provide insight into the underlying racial hierarchy that traverses Omani society and its “adaptation” within the contemporary local economic framework, both before and after the “Arab Spring.” We will specifically address the strategies of accommodation employed by members (both men and women) of these marginalized groups. These strategies, in many ways, provide a framework for understanding the absence of explicit demands.

Meryem Sellami

Au-delà des stéréotypes de classe et de race, polysémie et anthropologiques du voile chez les jeunes femmes tunisiennes

La question de l'adoption du voile islamique s'est déployée dans nos recherches (Sellami, 2014; 2018) comme un point culminant où se cristallisent un grand nombre d'enjeux et de tensions touchant de près ou de loin aux jeunes issues des cultures islamiques. Des cultures souvent essentialisées, mobilisant en Occident des fantasmes divers oscillants entre orientalisme et stigmatisations, aussi bien sociales que culturelles et raciales. Au-delà des archétypes du corps de «la femme orientale voilée», nos recherches ont tenté de décrypter les vécus et les «anthropologiques» qui conduisent certaines jeunes femmes à imprégner leur corps du voilement. Ce positionnement théorique et méthodologique a permis de confronter l'image du voile islamique, souvent jugé et fantasmé de l'extérieur, à un «regard interne», c'est-à-dire à la manière dont il est représenté et subjectivé par les jeunes filles qui font le choix de l'épouser en Tunisie. Les résultats de cette recherche socio-anthropologique ont mis en lumière les manières multiples et singulières dont les *agency* des filles voilées se déploient dans leurs discours. Dans la lignée des travaux de Saba Mahmood (2009) et de Lila Abu-Lughod (1991), nos travaux ont démontré comment les jeunes filles voilées en Tunisie – un pays représenté de l'extérieur comme pionnier dans l'égalité des sexes dans le monde arabo-musulman –, et au-delà de la Tunisie, imposent leur propre lecture du corps féminin et contestent l'hégémonie des cultures occidentales en adoptant un nouveau récit du voile.

The issue of adopting the Islamic veil emerged in our research (Sellami, 2014; 2018) as a pivotal point where numerous issues and tensions converge, touching directly or indirectly on young people from Islamic cultures. These cultures are often essentialized, invoking diverse fantasies in the West, oscillating between Orientalism and stigmatizations—whether social, cultural, or racial. Beyond the archetypes of the “veiled Oriental woman,” our research sought to decipher the lived experiences and the “anthropological” dimensions that lead some young women to imbue their bodies with veiling. This theoretical and methodological approach allowed us to confront the image of the Islamic veil, often judged and fantasized from the outside, with an “internal perspective,” that is, how it is represented and internalized by the young women who choose to adopt it in Tunisia. The results of this socio-anthropological research highlighted the diverse and unique ways in which the agency of veiled girls unfolds in their narratives. Following the works of Saba Mahmood (2009) and Lila Abu-Lughod (1991), our research demonstrated how veiled young women in Tunisia—a country portrayed externally as a pioneer in gender equality within the Arab-Muslim world—and beyond Tunisia, assert their own interpretations of the female body and challenge the hegemony of Western cultures by adopting a new narrative of the veil.

Jihan Zakariya

Demography of change: Feminisms and counter-feminisms in Saudi Arabia

Since 2018, Saudi Arabia has pushed for obvious cultural and gendered changes. Women have the right to drive and propose a serious reform of the guardianship system in the country. The percentage of working Saudi women is steadily, though slowly, increasing and the lifting of gender segregations in public and workspaces denotes a decline in the authority of the morality police. Saudi men and women attend concerts and theatres that run throughout the year as part of the kingdom's Vision 2030, which aims to diversify its economic resources through encouraging international tourism. At the same time, famous feminists and female activists such as Aziza al-Yousef, Loujain al-Hathloul, Eman al-Nafjan, Aisha al-Mana, Madeha al-Ajroush, and others were arrested, detained, and imprisoned for their political activism. This paper examines the impact of the state-sponsored cultural and gendered changes on the real living and working conditions of Saudi women across different regions. It argues that Saudi authorities endorse certain nationalist images and roles for women, and advance certain state feminist narratives to accommodate the vocal feminist dissent that emerged after the 2011-Arab spring protests and asked for equality and freedom to all Saudi women and men. The paper investigates how narratives of dissent feminisms and counter-feminisms (or state feminisms) function in Saudi Arabia, and their potential public effectivity on different classes and ideologies in Saudi Arabia.

Depuis 2018, l'Arabie saoudite a promu des changements culturels et genrés évidents. Les femmes ont obtenu le droit de conduire et ont proposé une réforme sérieuse du système de tutelle dans le pays. Le pourcentage de femmes saoudiennes travaillant augmente régulièrement, bien que lentement, et la levée des ségrégations de genre dans les espaces publics et professionnels témoigne d'un déclin de l'autorité de la police des mœurs. Les hommes et les femmes saoudiens assistent à des concerts et des spectacles tout au long de l'année dans le cadre de Vision 2030, qui vise à diversifier les ressources économiques du royaume en encourageant le tourisme international. Dans le même temps, des féministes et activistes célèbres, telles qu'Aziza al-Yousef, Loujain al-Hathloul, Eman al-Nafjan, Aisha al-Mana, Madeha al-Ajroush et d'autres, ont été arrêtées, détenues et emprisonnées pour leur activisme politique. Cet article examine l'impact des changements culturels et genrés promus par l'État sur les conditions réelles de vie et de travail des femmes saoudiennes à travers différentes régions. Il soutient que les autorités saoudiennes adoptent certaines images et rôles nationalistes pour les femmes, et avancent certains récits de féminisme d'État pour répondre aux dissensions féministes vocales qui ont émergé après les manifestations du Printemps arabe de 2011, réclamant l'égalité et la liberté pour toutes les femmes et les hommes saoudiens. L'article explore comment les récits des féminismes dissidents et des contre-féminismes (ou féminismes d'État) fonctionnent en Arabie saoudite, ainsi que leur potentiel d'efficacité publique sur différentes classes et idéologies dans le pays.



European Research Council
Established by the European Commission

Centre
Maurice
Halbwachs

Moyen-Orient et
Mondes Musulmans
Groupement d'Intérêt Scientifique



Centre Population
et Développement



Institut de Recherche
pour le Développement
FRANCE

LIV مسارات ع AR